FRE 2115 A
Causes du développement de l'esprit de liberté en France
D 7
Cox
Fre
23867

DISCOURS

QUI a remporté le prix d'histoire proposé par l'Institut national de France, décerné dans sa séance publique du 15 vendémiaire an 9.

THE NEWBERRY LIBRARY

DISCOURS

Qui a remporté le prix d'Histoire proposé par l'Institut national de France, décerné dans sa séance publique du 15 vendémiaire an 9,

SUR CETTE QUESTION:

Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France, depuis François Ier. jusqu'en 1789?

Par le citoyen NICOLAS PONCE,

Graveur, Membre du Lycée des Arts, de la Société d'Institution, de celle des Sciences, Lettres et Arts de Paris, etc.

PARIS,

Baudouin, Imprimeur de l'Institut national des Sciences et des Arts, rue de Grenelle-Saint-Germain, n°. 1131.

Frimaire an ix.

DISCOURS

PAR QUELLES CAUSES

L'ESPRIT DE LIBERTÉ

S'ET-IL DÉVELOPPÉ EN FRANCE

Depuis François Premier jusqu'en 1789 ?

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

VOLT., *Mort de César*, Tragédie.

LA liberté, ce sentiment inné chez tous les hommes, qui se manifeste dans les animaux par le seul instinct de la nature, source de tant de vertus, prétexte de tant de crimes, quelquefois triomphante, et plus souvent vaincue, a fait, à différentes époques, le tour du monde. Mais ce n'est qu'après de grands et pénibles efforts, après une lutte longue et sanglante, qu'elle peut se naturaliser dans un pays depuis long-temps asservi sous la verge du despotisme : le despote soupçonneux, comme le sont les êtres foibles, ne permet pas que l'oreille des peuples se familiarise avec ses doux accens.

Si pendant les longues périodes où les nations surchargées du poids de leurs chaînes, souffrant sans se plaindre la misère et l'abjection, et ne donnant aucun sujet d'alarme à leurs tyrans, le sang des hommes eût été respecté, la philosophie se consoleroit peut-être de ces calamités. Mais c'est précisément alors que le despotisme, abusant plus cruellement de la douceur et de la patience des peuples, met le comble à leur infortune en les rendant les instrumens de la vengeance, de l'ambition des princes, et les complices de toutes leurs passions. Ainsi, il n'est jamais de repos pour les peuples, tour à tour victimes ou persécuteurs, opprimés ou oppresseurs : ouvrez les pages de l'histoire, vous les verrez s'entre-détruire sans cesse pour le compte de quelques brigands audacieux, les illustres fléaux de l'humanité. En France, dans les siècles antérieurs, les ravages des Normands, des Anglais, ceux des grands et petits vassaux, ainsi que leur lutte perpétuelle contre la puissance royale, avoient fait desirer au peuple l'augmentation du pouvoir des rois, espérant, par ce changement, quelqu'adoucissement aux cruelles vexations dont il étoit l'objet depuis tant de siècles : mais si on le vit sortir de l'esclavage de la féodalité, ce ne fut que pour retomber dans l'esclavage royal.

A quelques époques, et à de longs intervalles,

la situation des peuples parut s'améliorer : mais ce triomphe de la raison ne fut pas de longue durée. Malheureusement le bien n'est qu'un point dans l'espace : les révolutions se succèdent avec une telle rapidité, que le philosophe a peine à en suivre la trace. Chaque nation, à son tour, parcourt un cercle plus ou moins circonscrit de gloire et de dégradation, de liberté et d'esclavage, de vertus et de vices ; et à peine est-elle arrivée au période de la lumière, que bientôt elle est replongée par la corruption dans le néant de l'ignorance et les convulsions de la barbarie. Ce n'est qu'au moment où le flambeau de la raison et les lumières de la philosophie ont disposé l'esprit des peuples à quelques grands changemens, que les révolutions peuvent produire quelque avantage aux nations. Jusque-là, le pauvre peut envier au riche les jouissances dont l'habitude lui dérobe le charme ; mais ses idées ne se portent pas au-delà.

Les croisades, ce fléau dévastateur que produisirent l'ignorance et le fanatisme du treizième siècle, sembloient devoir amener quelque amélioration dans la condition des peuples ; mais la nécessité où se trouvèrent les seigneurs d'aliéner à leurs vassaux une partie de leurs droits oppressifs, afin d'obtenir d'eux les sommes nécessaires à leur extravagante expédition, ne produisit pas

l'effet qu'on avoit droit d'en espérer (1). S'il fit naître dans l'esprit des peuples quelques idées de propriété, ces étincelles de lumière, bientôt anéanties par les efforts perpétuels du despotisme, ne se rallumèrent pas même au commencement du siècle suivant ; lorsque Guillaume Tell, par son énergie et son courage, devint le fondateur de la République helvétique.

Quatre grandes époques dans l'histoire ont dû successivement contribuer à faire naître, et à développer en France l'esprit de liberté qui s'y est manifesté d'une manière si énergique à la fin du dix-huitième siècle. Ces époques me paroissent amener naturellement la division de cet ouvrage. La première est celle de la renaissance des lettres et l'établissement du protestantisme. La seconde est la guerre de la Hollande, dans laquelle une poignée de pauvres pêcheurs fit la conquête de sa liberté et consolida son indépendance. La troisième, la destruction des restes de la féodalité sous Richelieu, et la révolution d'Angleterre. La quatrième enfin, celle des États-Unis d'Amérique. Cependant on chercheroit vainement dans l'Histoire des Français la marche progressive de l'esprit de liberté qui a produit la révolution de 1789. Cet esprit ne s'est manifesté chez ce peuple qu'à de longs intervalles, principalement aux époques de la tenue de États-Généraux. Semblable à ces ruisseaux tortueux qui

dérobent long-temps leur cours à travers les montagnes et l'épaisseur des forêts, il est devenu tout-à-coup un fleuve majestueux, entraînant dans le torrent de ses eaux les chênes antiques, que les vents et les orages avoient respectés pendant des siècles.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

La Nation française languissoit dans l'ignorance : si quelques rayons de lumière étoient venus éclairer le siècle de Charlemagne, les guerres intestines causées par l'ambition ou l'apathie de ses enfans, qui déchirèrent son héritage plutôt que de le partager, l'avoient replongée dans d'épaisses ténèbres, augmentées encore par la barbarie des autres peuples. Les discordes civiles, qui mènent ordinairement les peuples libres à l'esclavage et les peuples esclaves à la liberté, n'avoient été pour les Français qu'un changement de maître ; et le pauvre, par-tout naturellement envieux, n'avoit aperçu dans l'abaissement successif des premiers ordres de l'État, que la politique des princes opposoit alternativement les uns aux autres, qu'une vengeance exercée contre ses ennemis. Avant Philippe le Bel, le peuple, compté pour rien, n'étoit point appelé dans les grandes assemblées de la Nation. Ce fut seulement sous le règne de ce prince que le Tiers-État y parut pour la première fois (2) ; et à cette époque même il n'avoit encore aucune idée de sa force ni de sa dignité. Sous la régence de Charles V, la guerre

de la Jacquerie, dont le nom rappelle l'origine, eut pour motif plutôt son désespoir et sa vengeance que son amour pour la liberté (3). Charles VII, après avoir chassé les Anglais du cœur de la France, fut le premier prince qui conserva une armée sur pied : de là l'origine de l'abaissement de la noblesse et de la destruction de la féodalité.

Par-tout le sacerdoce, d'accord avec la royauté pour tromper les peuples et les retenir dans l'ignorance, et par conséquent dans l'esclavage, ne leur laissoit soulever le coin du voile qui leur cachoit la vérité, qu'à la faveur des divisions scandaleuses et multipliées qui souvent trahissoient leur secret. Tel étoit encore l'état des choses en France lorsque le duc d'Angoulême parvint à la couronne. Le règne de ce prince, bouillant de courage, avide de gloire, avoit été amené par d'heureuses circonstances. L'économie, l'ordre établi dans les finances par son prédécesseur (4), lui avoient rendu plus facile à satisfaire son goût pour les lettres et les arts. L'état de l'Europe à cette époque sembloit encore favoriser ce penchant naturel.

Si nous portons nos regards vers l'Italie, nous y verrons cette cité fameuse dans les fastes de la liberté, sous la domination d'un prêtre issu d'une famille illustrée par son amour pour les beaux-arts. Si Léon X ne possédoit pas toutes les

vertus de son état, il avoit au moins les qualités d'un prince aimable, et sur-tout les penchans d'un homme de goût. Restaurateur des lettres et des arts, il devint sans y songer le précurseur de l'esprit de liberté. L'Espagne accablée sous le double poids de l'ignorance et du fanatisme, nulle comme elle l'a long-temps été pour l'accroissement des connoissances humaines, étoit gouvernée alors par un prince machiavélique, se faisant un jeu de sa parole et comptant pour rien l'honneur et la probité. Quelques lueurs de savoir commençoient à éclairer l'Allemagne, où régnoit aussi Charles-Quint; des universités, depuis devenues célèbres, faisoient naître dans cette contrée les germes du beau, qui bientôt après vinrent se dévolopper dans notre patrie.

A l'occident de l'Europe, Henri VIII gouvernoit la Grande-Bretagne, et venoit, par suite du déréglement de ses passions, d'arracher ses peuples au joug du pontife de Rome. Au nord, Gustave Vasa, célèbre par son courage et ses vertus, avoit délivré la Nation suédoise de la tyrannie de Christiern, aussi atroce, que lâche dans les combats. Ce monstre couronné, chassé du trône de Suède, se vit bientôt arracher aussi le sceptre du Dannemarck. Pour la Pologne un léger crépuscule commençoit à y luire : Sigismond, le dernier de la race de Jagellons, faisoit ses plus chères délices de

l'étude des sciences. La permission qu'il venoit d'accorder aux Polonais d'aller chercher les lumières dans les différentes universités d'Allemagne, répandoit déja sur les bords de la Vistule l'amour des belles-lettres. La Russie, sauvage, étoit tellement plongée dans la barbarie qu'à peine se doutoit-on de son existence.

Si vous tournez vos regards vers l'Orient, vous y verrez la patrie des Léonidas et des Homère, des Sophocle et des Platon, en proie à la plus profonde ignorance; vous y verrez le sanctuaire des arts profané et détruit par la torche et le glaive sanglant des successeurs du farouche Mahomet II, et ces mêmes arts fuyant vers les contrées occidentales, où Léon X et François Ier. se disputoient l'honneur de leur offrir un asyle. C'étoit la seconde fois que la Grèce enrichissoit l'Italie de ses dépouilles; mais c'étoit la première que les calamités qui désolèrent ces belles contrées avoient fait partager à la Nation française (5) une aussi belle moisson.

Les guerres sanglantes qu'enfantèrent les disputes scolastiques, le luxe des prélats, la richesse des monastères, l'abus que faisoit le clergé de la puissance temporelle, l'irrégularité de ses mœurs devoient tôt ou tard révolter les esprits, et amener les peuples à secouer un joug devenu odieux (6). Déja un homme extraordinaire, un

génie ardent qui possédoit à fond cette éloquence qui entraîne, et cette énergie qui étonne, avoit paru avec éclat et conçu le projet de réformer le catholicisme. D'autres novateurs avoient précédé Luther dans cette épineuse carrière, mais ils n'avoient fait qu'une légère sensation. Celui-ci, réunissant à un degré éminent tous les talens propres à persuader, étant doué de cette constance rare qui couronne même les projets de la médiocrité, devoit donc réussir. D'ailleurs les dogmes qu'il enseignoit étoient faits pour séduire la multitude : il dépouilloit les ministres du culte, de richesses qui souvent n'étoient qu'un sujet d'envie et de scandale pour les peuples. Sa morale douce étoit favorable au système d'égalité dont il fit naître en France la première idée.

Diverses circonstances contribuèrent encore au succès de ce réformateur : l'amour d'Henri VIII pour Anne de Boulen, établit sa doctrine en Angleterre. Les princes d'Allemagne, épuisés par le luxe et la guerre, tourmentés de la soif de l'or, trouvant ce moyen infaillible pour s'approprier les grands biens du clergé, l'adoptèrent par cupidité. Enfin, le goût naturel des Français pour la nouveauté l'introduisit chez eux. Le luthéranisme amena donc un nouvel ordre de choses, qui changea entièrement le système politique de l'Europe : ses nouveaux dogmes, plus

compatibles avec les principes de la liberté civile, causèrent une fermentation universelle. Les sectateurs de cette doctrine n'employèrent d'abord que les armes de la raison ; mais la persécution, qui produit des martyrs et les change souvent eux-mêmes en tyrans, leur mettant le fer à la main pour leur propre défense, bientôt ils rivalisèrent de cruauté avec leurs ennemis (7).

Tandis que la doctrine de Luther portoit ombrage à la tyrannie, la découverte du Nouveau-Monde donnoit à l'homme plus d'énergie : il sembla que son génie se fût agrandi comme le globe qu'il habitoit. Si à cette époque la cupidité lui fit attenter à la liberté de son semblable, cette atteinte aux droits de l'humanité excita l'indignation de plusieurs écrivains célèbres, et produisit par suite une multitude d'ouvrages philosophiques et lumineux, dans lesquels les droits de l'homme qu'on avoit toujours méconnus, furent établis avec une telle évidence, que la tyrannie fit de vains efforts pour étouffer la voix de la justice et de la vérité. Quoique le despotisme réussît long-temps à la comprimer, les hommes éclairés s'aperçurent bientôt que la lutte n'étoit pas égale, et que la nature, dont les droits sont imprescriptibles, finiroit enfin par l'emporter sur la triple alliance de l'intérêt personnel, du fanatisme et de la tyrannie.

Une des causes qui contribua le plus alors à inspirer à la Nation française des idées de liberté, quoique les moyens en fussent lents, fut l'institution de professeurs pour l'étude des langues grecque et latine. Plusieurs savans, échappés aux ravages de leur patrie, tels que Tiphernas, Hermonyme, Lascaris, avoient déja donné les premiers élémens du grec un demi-siècle auparavant.

Les savans écrits de Démosthènes et de Thucydide, de Xénophon et de Cicéron, mis alors dans les mains de la jeunesse, préparoient par degrés les générations futures aux vertus mâles et aux idées libérales des anciennes républiques, si difficiles à faire naître et à propager dans une monarchie, où l'intérêt du prince et des premiers ordres de l'état s'oppose à leurs progrès, et où d'anciens préjugés présentent une digue insurmontable aux efforts de la raison. Les beaux-arts, attirés en France par les soins de François Ier, commencèrent à y faire naître des idées inconnues jusqu'alors. Cependant la propagation de ces lumières, circonscrites parmi un petit nombre de magistrats intéressés à ne les pas répandre dans la classe du peuple, ne donnoit encore aucune inquiétude au gouvernement.

Déja cette religion nouvelle qui s'élevoit sur les ruines du catholicisme, faisoit des progrès

d'autant plus rapides, que l'austérité des mœurs de ceux qui la professoient, mise en parallèle avec la vie dissolue des courtisans, augmentoit encore l'enthousiasme qu'elle inspiroit. Déja le pontife de Rome, ébranlé sur son siége, sonnant le tocsin d'un bout de l'Europe à l'autre, faisoit craindre aux monarques le renversement de leurs trônes, que l'intérêt de prêtres a toujours soin de lier à celui de l'autel. Déja nombre de nouveaux sectateurs animés d'un zèle ardent, et doués du talent de la persuasion, s'étoient répandus dans toute l'Europe, où chaque jour ils faisoient de nouveaux prosélytés. Déja enfin l'Angleterre, la Suède et le Dannemarck, une partie de l'Allemagne et de la Suisse avoient embrassé les nouvelles opinions. En France, des hommes d'un mérite transcendant, occupant les premières places de l'Etat, avoient grossi le nombre des disciples de Luher et de Calvin. Si l'existence de plusieurs sectes nouvelles avoit pu faire craindre à leurs partisans qu'elles ne se déchirassent entre elles, le péril commun avoit fini par les réunir : d'ailleurs, leurs dogmes, plus tolérans que ceux du catholicisme, les avoient préservés de ce danger. Les bûchers allumés, les échafauds dressés dans différentes contrés de l'Europe, et sur lesquels périssoient des milliers de victimes, loin de refroidir l'ardeur des prosélytes, ne faisoient qu'accroître leur zèle et leur courage.

Si on vit quelquefois les religionnaires faire retomber la hache meurtrière sur la tête de leurs persécuteurs, on ne put leur reprocher avec justice d'avoir été les provocateurs. Ils avoient lieu d'être indignés sans doute de la cruelle politique des princes, qui, s'alliant, suivant leurs intérêts, avec les protestans d'un pays, les protégeoient contre leur gouvernement, tandis qu'ils massacroient impitoyablement ceux de leurs sujets qui embrassoient cette religion. Les princes étoient alors ce que la plupart furent dans tous les temps, foibles par caractère, et cruels par foiblesse. Si François Ier. ne fut pas exempt de ce reproche, Henri II, son fils et son successeur, l'encourut d'une manière plus odieuse; et les cris des victimes immolées au fanatisme des prélats de sa cour retentirent long-temps au fond de son cœur (8). Sa mort prématurée laissant le timon de l'Etat entre les mains d'une femme ambitieuse et cruelle, ouvrit un champ plus vaste encore à la persécution. La guerre civile qui déchira la France sous le gouvernement de trois jeunes princes pusillanimes, qui se succédèrent rapidement, et dont le dernier tomba sous les coups du fanatisme, amena celle de la ligue. Ce fut à cette époque que naquirent en France les premières idées de républicanisme : cela devoit être ainsi; les troubles civils mettant toutes les passions en activité, donnant plus d'énergie

aux peuples, ils deviennent aussi favorables à l'art de penser et d'écrire qu'à celui de combattre. Alors l'envie de faire prédominer leur opinion rend les hommes plus éloquens et plus attentifs dans le choix des expressions et dans la justesse des raisons qu'ils veulent opposer à leurs adversaires : mais n'anticipons pas sur les événemens.

Toutes les factions qui avoient pris naissance pendant la vie d'Henri II, les divisions qui s'étoient fomentées entre tous les partis, éclatèrent pendant le règne éphémère de François II, prince aussi foible d'esprit que de corps. L'ambition des Guises (s'appuyant de leur parenté avec la jeune reine) contenue par le dernier roi, n'éprouvant plus d'obstacle, se manifesta dès-lors d'une manière alarmante. Ni la politique astucieuse d'une régente galante et dissimulée, ni le génie transcendant du chancelier de l'Hôpital, le flambeau de son siècle; la réputation du connétable de Montmorency, celle de Coligny, non plus que le préjugé de la naissance qui parloit en faveur du roi de Navarre et du prince de Condé, n'auroient pu mettre obstacle à son entreprise, si la mort du jeune roi ne fût venue l'ajourner, et dérober à l'échafaud la tête de Condé et celles de plusieurs chefs protestans. Déja un grand nombre de sectaires avoient été immolés à l'ambitieuse politique des cinq frères. Anne Dubourg,

prêtre, membre du parlement de Paris, recommandable par ses vertus et sa rare probité, avoit péri dans les flammes. Des chambres ardentes, instituées dans chaque cour souveraine, secondoient puissamment la fureur des Guises. Mille fables, plus absurdes les unes que les autres, répandues à dessein parmi le peuple, toujours crédule, avoient servi de prétexte aux auteurs de ces sanglantes tragédies, dont les villes d'Aix et de Bourges, de Poitiers et de Toulouse avoient été tour à tour le principal théâtre. Une multitude d'hommes d'un mérite transcendant ayant embrassé les nouvelles opinions, que falloit-il de plus pour les rendre suspects aux Guises, qui, abusant d'un faux zèle pour la religion, parvenoient ainsi à se débarrasser des hommes dont l'énergie auroit pu mettre obstacle aux vastes projets qu'ils méditoient ?

Le courage et l'audace, partage ordinaire des novateurs, suppléoient à leur petit nombre, que les persécutions de leurs ennemis grossissoient chaque jour. Le massacre de Vassy, plusieurs atrocités du même genre, qui, s'ils n'excusent pas les représailles des protestans, en atténuent au moins l'horreur, furent suivis de cette journée à jamais exécrable, qui signala le règne du farouche Charles IX. Le meurtre de Condé, celui de Guise poignardés de sang-froid par des fanatiques d'un

culte différent, prouvent combien le fanatisme est dangereux, de quelque religion qu'il dérive. C'est ainsi que le vaste tableau des crimes et des folies humaines nous montre souvent les prêtres voulant dominer et asservir les peuples; les princes appuyer la superstition, quand leur ambition ou leur intérêt l'exigent; et les peuples, plongés dans l'abrutissement pendant des siècles, demeurer constamment le jouet des uns et des autres. L'histoire, la bible même, sont remplies de crimes commis au nom d'un Dieu de paix, et sous le prétexte de différentes religions, qui ont toutes pour but de consoler les hommes et de les rendre meilleurs. Funeste aveuglement de l'esprit humain! pourquoi mêler à vos misérables querelles le nom de l'Être Suprême? pourquoi les ministres de tous les cultes les ont-ils profanés si souvent, en abusant de leur ministère pour tromper les peuples, et en faire les instrumens de leur vengeance et de leur ambition?

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TANDIS que les riantes contrées de la Seine et de la Loire se teignoient du sang des Français, que le frère plongeoit le poignard dans le sein de son frère, et le père dans celui de son fils, une nouvelle scène de carnage et de dévastation s'ouvroit vers le nord de l'Europe. Un prince sanguinaire et fanatique, Philippe II, qui fit exhumer son père, poignarder son fils et empoisonner sa femme, mettoit le comble à ses forfaits par l'établissement du tribunal de l'inquisition dans ses états des Pays-Bas. Ce prince odieux, croyoit arrêter ainsi le torrent de la réformation qui commençoit à y faire de rapides progrès. Mais ce peuple, né avec une sorte d'énergie, qu'il a toujours été plus facile de conquérir que d'asservir, et chez lequel l'esprit de liberté des anciens Bataves n'a jamais été complètement éteint, opposoit la résistance à l'oppression, et se hâtoit d'abandonner une religion dont les ministres le dévouoient à la proscription et à la mort.

Le duc d'Albe, digne satellite de Philippe, croyant anéantir par les supplices les idées libé-

rales qui commençoient à naître dans cette contrée, ne fit qu'accroître par cette mesure l'énergie des peuples. Le sang de dix-huit mille victimes qu'il se vantoit d'avoir fait périr sur l'échafaud, ne servit qu'à cimenter plus solidement encore l'union des patriotes; et la dénomination de *gueux* que la cour leur avoit donnée par dérision, devint pour eux un titre de gloire (9). Ces généreux citoyens crurent ne pouvoir acheter à trop haut prix les bienfaits d'une liberté qu'ils obtinrent enfin, après une lutte de quarante ans contre la tyrannie et la politique espagnoles; et contre les élémens même, qui sembloient faire cause commune avec leurs ennemis. Un homme alors devenu célèbre, issu d'une maison qui depuis a beaucoup dégénéré des vertus de ses ancêtres, le prince d'Orange, se couvrit de gloire dans cette mémorable révolution, et contribua, au prix de son sang, à l'affermissement de la liberté de ces peuples. Il n'imaginoit pas sans doute, que ses enfans énervés par les richesses et enivrés par la puissance, asserviroient un jour ces mêmes peuples.

Si le despotisme et la barbarie désoloient de concert les rives du Rhin et de la Meuse, celles de la Seine n'étoient pas plus tranquilles. Un roi vicieux et foible, laissant aux courtisans les plus corrompus de sa cour le soin de diriger le vais-

seau de l'état, c'est-à-dire, de dévorer la subsistance des peuples, touchoit au terme de sa chancelante autorité. Un jeune héros, déja célèbre par son courage et sa politique à un âge où à peine on est homme, descendant d'un guerrier illustre, qui comme lui avoit été l'idole du peuple; Guise, avoit su masquer sous les dehors d'une feinte piété les élans d'une ardente ambition. Chaque siècle invente un nouveau masque, à la faveur duquel les ambitieux en imposent à la multitude ignorante. Chaque époque dans l'histoire est distinguée de celle qui l'a précédée et de celle qui l'a suivie. Tantôt le charlatanisme de la gloire électrise toutes les têtes; tantôt celui de la religion, du bien public, ou la chimère de l'égalité absolue, servent tour à tour d'aliment à la politique des princes et à l'inquiétude des peuples. A l'époque du règne de Henri III, au milieu de la dissolution la plus complète et de la dépravation générale, le masque de la religion étoit celui qui réussissoit le mieux; ce fut donc celui que Guise adopta (10). Le progrès du protestantisme fut le prétexte dont il se servit pour établir cette association monstrueuse, dont les fils, tissus de Rome à Paris, et de Madrid dans cette dernière ville, étendoient leurs ramifications dans toutes les provinces, paroissoient devoir amener bientôt la destruction totale de la nouvelle reli-

gion, et briser dans les débiles mains du monarque un sceptre qui déja commençoit à lui échapper.

Cependant la ligue, cette hydre à plusieurs têtes, qui, réunissant tant d'élémens incohérens, sembloit n'avoir qu'une existence éphémère, avoit fait de rapides progrès. Quoique les différens partis qui l'animoient, eussent chacun leurs vues particulières qui se contrarioient entre elles, cependant ces partis s'accordoient tous en un point, celui d'arracher la couronne au dernier des Valois. Le duc de Guise, aidé des indulgences de Rome et des ducats de Madrid, avoit tellement capté la bienveillance du peuple, que le jour des barricades il eût pu se faire proclamer roi (11). Henri, effrayé du danger qu'il avoit couru dans cette journée et de celui qui le menaçoit encore, résolut, à quelque prix que ce fût, de se défaire d'un rival si redoutable. L'arrêter, lui faire son procès eût été le moyen le plus légal; l'assassiner lui parut le plus sûr. La ville de Blois, où les États-Généraux du royaume étoient alors assemblés, fut choisie pour l'exécution de cet odieux projet. Le meurtre du cardinal de Lorraine, enveloppé dans cette catastrophe, eut les suites les plus funestes pour ce monarque. Les émissaires de la cour de Rome parvinrent alors à lui enlever complétement le petit nombre de partisans qu'il s'étoit conservés jusque-là.

Paris, idolâtre du prince rebelle, à la nouvelle de cet attentat, brisa les foibles liens qui l'attachoient encore au perfide Valois; et la ligue, doublée de force par cet événement, arbora d'une extrémité du royaume à l'autre l'étendard de la révolte. Henri III, obligé jusqu'alors, pour complaire aux chefs de la ligue, de persécuter les protestans, se vit forcé dans cette circonstance d'implorer leur secours. Ce ne fut point en vain: Henri de Bourbon étant venu le joindre à leur tête, ce prince touchoit à l'instant de remettre Paris sous son obéissance, lorsque le fanatisme suscita un moine forcené, qui termina d'un coup de poignard les jours du dernier des Valois. Ce meurtre fut l'ouvrage de la cour de Rome; les écrits, les sermons, l'apologie et la canonisation de Jacques Clément, les principes régicides répandus dans les ouvrages et les discours des ministres du culte catholique de ce temps, ne laissent aucun doute sur les auteurs de cet assassinat.

Henri de Bourbon, reconnu roi par une partie de l'armée, méconnu par l'autre, obligé de lever le siége de la capitale pour se porter successivement vers les différens points du royaume où la fortune sembloit abandonner son parti, surmonta enfin avec une foible armée, par les ressources de son génie et la grandeur de son courage, les obstacles sans nombre qu'il rencontroit à chaque

pas. La mort de Henri de Valois, qui avoit été pour la ligue aux abois un événement favorable, ranima l'espoir et en même temps la jalousie de toutes les factions. Mayenne, qui avoit hérité d'une partie des talens de son frère, mais qui n'avoit pas son activité, desiroit vivement une couronne, l'objet de toutes les ambitions. L'Espagne, soutenue par la cour de Rome, qui trouvoit dans cette alliance le moyen d'augmenter sa suprématie, ou au moins celui de la conserver, convoitoit aussi cette riche succession, que le duc de Lorraine desiroit encore pour son fils. Mais un parti qui se formoit dans le silence, et dont les progrès fussent devenus plus rapides si les lumières de la philosophie eussent été alors plus répandues, et s'il n'eût été surveillé par les autres, étoit celui d'un petit nombre d'hommes qui avoit déja des idées de républicanisme.

C'étoit pour la seconde fois que la France voyoit naître dans son sein quelques germes de liberté. Depuis long-temps les protestans fatigués des tromperies et des persécutions de la cour, avoient porté leurs regards vers une forme de gouvernement plus analogue à leurs principes et à leurs mœurs, et dont leurs frères avoient déja jeté les fondemens vers les rives de la Meuse. Deux raisons en avoient arrêté les progrès; le petit nombre de sectaires, comparé avec l'immense population de

la France, et le soin qu'avoit eu la cour d'entretenir la division parmi les chefs. Pour cette fois ce furent les catholiques qui voulurent amener ce changement. Les excès auxquels se portèrent les Seize, qui étoient l'ame de ce parti, à l'instigation des émissaires secrets de l'Espagne, dont la politique fit mouvoir les mêmes ressorts qu'une autre nation a mis en œuvre de nos jours, firent avorter le projet (12). D'ailleurs les talens et les grandes qualités de Henri IV, contre lequel le fanatisme même n'eut rien à opposer après son abjuration, contribuèrent beaucoup à l'extinction de ce parti. Tel est l'effet que produit un gouvernement juste et éclairé, quel qu'il soit. Henri, une fois affermi sur le trône, vint à bout, par la sagesse de sa politique et l'heureux choix de ses ministres, d'anéantir toutes les factions. On vit alors les hommes les plus enclins à l'indépendance, contens de la tranquillité et du bonheur dont ils jouissoient sous son règne, abjurer leurs anciennes idées.

Telles étoient à peu près les dispositions des Français au commencement du dix-septième siècle, lorsqu'une main parricide replongea la France dans l'anarchie d'une minorité. La régence de Marie de Médicis ramena toutes les dissentions que la France avoit vu éclore à la mort de Henri II. Cette femme astutieuse et foible, en proie à toutes les passions qui tyrannisent ordinairement les

petites ames, devenue l'instrument des caprices d'un Italien vindicatif et ambitieux, perdit en peu de jours le fruit de vingt ans d'économie, de travaux utiles et glorieux (13).

Louis XIII, sorti de la tutèle du maréchal d'Ancre par un assasinat, subjugué ensuite par Luines, passa enfin sous le joug de Richelieu. Ce fut alors seulement que la Nation française obtint véritablement une grande influence sur le système politique de l'Europe : Richelieu, cet homme extraordinaire, vint à bout, par l'ascendant de son génie, de comprimer toutes les factions, d'éteindre les brandons de la guerre civile, et d'anéantir le germe d'une république dont la Rochelle devoit être le centre, et qui déja avoit jeté de profondes racines vers le midi de la France.

Richelieu, le despote Richelieu, en détruisant les restes de la féodalité, qui depuis tant de siècles pesoit sur la Nation, étoit loin de penser qu'il sapoit les fondemens de la monarchie. Cet acte de justice lui eût acquis des droits à la reconnoissance publique, si l'on n'eût été bien convaincu que ce ne fut pas l'amour du peuple qui le lui inspira, mais l'intention d'étendre encore davantage la prérogative royale, à laquelle la puissance des nobles étoit un obstacle invincible. Quoi qu'il en soit, la Nation, accablée sous l'intolérable despotisme des seigneurs, crut voir dans cette

mesure l'aurore de la liberté. La sphère des connoissances humaines, agrandie alors en Allemagne et en Italie par les immortelles découvertes des Copernic, des Képler et des Galilée, s'étoit accrue en France par le moyen de l'imprimerie. Cette découverte précieuse, dont l'heureuse influence s'y étoit fait sentir depuis long-temps, devenoit suspecte au despotisme, qui commençoit à en redouter les effets, et pressentoit déja que cette arme redoutable deviendroit un jour l'instrument de sa destruction. L'académie française existoit : la France, riche de son propre fonds, commençoit alors à restituer aux étrangers la somme des connoissances qu'elle avoit puisées chez eux. Dans le siècle précédent, on avoit vu Ramus persécuté comme l'avoit été Galilée. A cette époque Descartes, Montaigne et Charron, en France ; Bacon, en Angleterre, venoient de jeter les fondemens de cette philosophie douce et bienfaisante, de cette philanthropie dont les efforts tendent à rendre les hommes meilleurs, et à les disposer d'autant plus à l'indulgence, qu'ils connoissent mieux les foiblesses de l'humanité. A cette époque encore Bodin, par son ouvrage sur les Républiques, apprenoit aux peuples qu'il est des bornes à l'autorité des rois. Enfin Amiot, par sa traduction de Plutarque, avoit offert depuis long-temps à l'admiration des Français les vertus

et les talens qui donnèrent naissance et illustrèrent les républiques anciennes.

Une monarchie existante depuis quatorze siècles n'étoit pas facile à détruire. Il ne falloit pas moins qu'une longue succession de fautes accumulées les unes sur les autres, de vexations de toute espèce, d'attentats multipliés contre la liberté civile et la propriété, pour amener la Nation française à sentir qu'un roi n'est pas d'une nécessité indispensable au bonheur et à la prospérité d'un grand peuple.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Richelieu et Louis XIII étoient descendus dans la tombe. Une minorité désastreuse étendoit encore les ravages de la guerre civile sur la France. A cette époque, qui est celle du milieu du dix-septième siècle, les peuples, las par-tout de la tyrannie, avoient, d'un bout de l'Europe à l'autre, arboré l'étendard de l'insurrection. En Turquie, le tableau du sultan Ibrahïm poignardé par ses propres soldats, avertissoit les souverains du danger que couroient les despotes. A Naples, l'exemple de Mazanielle soulevant la nation contre la tyrannie de Philippe IV, et assassiné par ordre de ce prince, montroit au peuple qu'il n'est pas de pardon à espérer du despotisme. Peu d'années avant, on avoit vu le Portugal s'arracher à l'oppression de l'Espagne. La Catalogne, qui d'abord avoit conçu le projet de s'ériger en République, sentant la foiblesse de ses moyens, étoit venue se jeter dans les bras de la France. Si nous portons nos regards vers l'Asie, nous y trouverons le même esprit d'insurrection. A la Chine, Lestching forçoit l'empereur à s'étrangler ainsi que sa

femme et ses enfans. Dans le Mogol, Aurengzeb arrachoit le sceptre à son père, qu'il confinoit dans une prison. Enfin, l'Afrique nous présentoit le spectacle de Muleï Ismael montant sur un trône que son bras venoit d'ensanglanter.

En France, Mazarin, devenu tout-puissant plutôt par la ruse et la souplesse de son caractère que par l'impulsion de son génie, en butte à la jalousie des grands, portant obstacle à l'ambition des princes, haï du peuple qu'il fouloit d'impôts pour soutenir une guerre longue et sanglante dont on ne prévoyoit pas le terme, étoit maintenu par la régente, à qui il étoit devenu nécessaire. Ce ministre, tantôt accablé par ses ennemis, et obligé de quitter la France en fugitif, ou bien y rentrant en souverain, avoit en vain armé contre lui une partie de la Nation. Dans cette guerre de la Fronde, si célèbre dans l'histoire, et si peu digne d'y figurer, où les parlemens jouèrent le premier rôle, l'esprit de liberté ne fit aucun progrès. A peine même les chefs de parti prirent-ils le soin de voiler leur ambition et leur égoïsme du prétexte du bien public. Si le parlement adopta ce masque quelques instans, il n'en imposa à personne, et cette guerre entreprise sans but réel et sans motif puissant, finit comme elle avoit commencé.

Il n'en fut pas ainsi de la révolution d'Angleterre.

Cette révolution mémorable, fomentée par la politique de Richelieu, qui ne s'attendoit pas lui-même aux suites qu'elle eut, fut poussée si loin, que Charles Ier., despote sans caractère, politique sans génie, et superstitieux sans véritable religion, y perdit la couronne et la vie. La mort de ce prince, qui ne fut vraiment grand qu'à ses derniers momens, causa une fermentation générale dans tous les esprits. Cet exemple des vicissitudes de la fortune, d'un souverain portant sa tête sur l'échafaud pour avoir méconnu les droits du peuple, produisit un effet dont le souvenir resta profondément gravé dans tous le cœurs : si les rois l'oublièrent bientôt, les peuples aimèrent à se le rappeler dans leur misère. La cause de la liberté, qui sembloit avoir produit ce grand événement, n'en fut cependant que le prétexte ; et l'homme hypocrite et fourbe qui en avoit été l'instrument, Cromwell, en recueillit seul tout le fruit. Cependant la crainte qui accompagnoit ses pas, les inquiétudes et les remords inséparables du crime qui l'agitoient sans cesse, lui firent payer assez chèrement les jouissances illusoires de l'ambition.

La Nation anglaise, qui n'avoit gagné à ce changement qu'une vaine dénomination de *République*, avoit vu resserrer ses chaînes plus fortement encore par celui qui avoit adopté, pour

en imposer au peuple, le titre modeste de *protecteur de la liberté*. Cette Nation, dis-je, croyant que la fin tragique du dernier de ses rois étoit une leçon salutaire dont ses enfans avoient dû profiter, rappela Charles II quelque temps après la mort de Cromwell et l'abdication de son fils. Mais tel est le sort des princes, soit par une suite de leur mauvaise éducation ou par une fatalité attachée à leur destinée; la crainte de l'avenir ne les arrête jamais, et l'école de l'adversité ainsi que l'expérience du passé sont perdues pour eux. Aussi les enfans de Charles Ier accumulèrent-ils sur leur tête plus de fautes encore que leur père; et la Nation anglaise, qui n'avoit pas assez d'énergie pour se passer de maître, fut obligée d'appeler une nouvelle dynastie pour la gouverner. On vit alors un exemple célèbre de démoralisation; on vit, sans indignation et même sans étonnement, une fille précipiter son père du trône pour s'y placer (14).

Ce changement procura à l'Angleterre un siècle de calme intérieur. La maison de Brunswick, appelée par la dernière fille des Stuarts, respectant en apparence la charte constitutionnelle, corrompit la Nation pour l'asservir plus facilement. Ces moyens de démoralisation générale choquèrent moins les peuples, que ne l'avoient fait ceux de la force employés par Charles et ses enfans. Une

nouvelle secte qui s'introduisit alors en Angleterre, celle des Quakers, qui d'abord n'avoit paru qu'une momerie religieuse, fixa bientôt tous les regards. La moralité de ceux qui l'adoptèrent rendit plus séduisantes encore les idées d'égalité qu'elle avoit fait naître. D'ailleurs, cette chimère politique est si attrayante, qu'on est surpris que cette secte estimée, et qui fit fermenter à un certain point les esprits, n'ait pas fait alors quelques progrès.

La sensation que la révolution d'Angleterre produisit en France fut très-vive, et l'on ne sait quelle en eût été la suite pendant les troubles qui agitoient alors cette belle contrée, si les résultats en eussent été plus heureux pour la cause de la liberté : mais la conduite de Cromwell dans cette révolution, la tyrannie de son protectorat, et peut-être aussi l'intérêt qu'inspira la famille de Charles Ier. alors réfugiée en France, arrêtèrent l'impulsion que cet événement auroit pu y produire. Mazarin, par son adresse, appuyé par la conduite impolitique des princes, vint à bout de calmer les esprits. La paix glorieuse des Pyrénées, qu'il conclut à la suite d'une longue guerre, affermit son autorité; et ce ministre, depuis si long-temps en butte aux mépris des grands et à la haine du peuple, termina sa carrière, respecté de la cour et même de la Nation.

A cette époque, Louis XIV ayant pris en main

les rênes du gouvernement, enivra, en quelque sorte, les Français par tous les genres de gloire dont son ambition se plut à s'environner. Ses victoires, ses conquêtes, les établissemens souvent fastueux, mais presque toujours grands et utiles, qu'il créa, aidé du génie de l'immortel Colbert; les hommes célèbres en tout genre, qui ornèrent un règne de près d'un siècle, étourdirent les Français sur les suites du despotisme, que ce prince grand dans ses manières, avoit en quelque sorte amalgamé avec la gloire de la nation. Le précipice creusé par ses mains, cette dette énorme qui engloutit ses descendans près d'un siècle après lui, et dont le colosse de son ambition et de sa réputation avoit été le principe, prit naissance et s'accrut pendant les dernières années de son règne d'une manière effrayante. Mais autant le milieu en avoit été brillant, autant la fin en fut désastreuse : en proie à la bigoterie d'une vieille femme ambitieuse et intrigante (15), au fanatisme d'un jésuite imbécille, les malheurs d'une guerre longue et sanglante furent encore augmentés par des persécutions et des proscriptions qui privèrent la France de ses plus utiles citoyens. Ces hommes, recommandables par leur industrie, forcés de s'expatrier, portèrent chez nos ennemis, non seulement notre or, mais encore nos manufactures et notre commerce, objets plus précieux que les métaux.

On vit alors différentes nuances de la même religion causer plus de troubles que n'en amène ordinairement une nouvelle. On vit Louis XIV, qui toléroit les Juifs dans ses États, en proscrire les jansénistes. Ces vaines disputes de controverse qui désolèrent le royaume à cette époque, ce conflit d'opinions qui bouleversa toutes les têtes, et qui pensa bouleverser aussi l'État, amenèrent enfin cette philosophie tolérante, que nous avons vue se propager dans le dix-huitième siècle.

Si pendant ce règne mémorable, quoi qu'il en soit, l'esprit de liberté demeura comprimé sous le double poids du despotisme, et de la gloire nationale qui l'environnoit, néanmoins une multitude d'écrivains célèbres tracèrent par leurs immortels ouvrages les premiers sillons qui devoient indiquer à leurs descendans la route de la liberté. Le grand Corneille, par l'énergie et la sublimité de ses pensées, nous ramena sur la scène les héros de l'ancienne Rome. Par lui l'oreille du peuple se familiarisa avec les doux accens de la liberté. On vit les chefs-d'œuvre de ce grand homme, bravant la jalousie de Richelieu et les critiques de l'Académie française, attirer en foule au théâtre les amis du vrai et du beau. Fénélon, par un ouvrage sublime, fait dans l'intention d'apprendre aux rois leurs devoirs envers les peuples, réussit au moins à rappeler à ces derniers le peu de cas que

les souverains font des hommes. Un philosophe, simple comme la nature, persuasif comme la vérité, La Fontaine, masquant sous d'ingénieux apologues une morale pure et une philosophie profonde, apprit aux peuples à juger les rois, et à ne les estimer que ce qu'ils valent. Enfin Mézeray, dans son histoire de France, se permit de peindre quelquefois les grands tels qu'ils sont, d'arracher le voile qui couvre souvent la partie honteuse de leur histoire, et y restitua des vérités que ses prédécesseurs et ses contemporains avoient sacrifiées à la crainte ou à l'espérance. Si ces hommes estimables furent privés des graces et des libéralités de la cour, ou perdirent sa faveur, ils s'en consolèrent aisément en conservant ainsi l'indépendance de leurs pensées et la dignité de leur caractère (16).

Les ouvrages de ces hommes célèbres, les progrès rapides des beaux-arts amis de la liberté, l'accroissement des lumières et des connoissances humaines, enfin les traductions multipliées, à cette époque, des auteurs grecs et latins, identifièrent, en quelque sorte, les Français avec les héros de la Grèce et de Rome, contribuèrent à élever leur ame, et à faire naître en eux l'amour de la liberté. Nous ne nous dissimulerons pas que les efforts de Louis XIV et ceux de ses habiles ministres, pour amener la nation au degré de grandeur et de célébrité où elle parvint alors, et qu'elle

conserva un demi-siècle, n'aient contribué aussi à ces heureux changemens. D'ailleurs la culture des lettres, les communications établies par le commerce avec les nations étrangères, la circulation des nouvelles politiques devenue facile par l'établissement des journaux, qui commencèrent alors à se multiplier, amenèrent une partie de la nation à la connoissance des affaires publiques (17). Par ce moyen, les peuples s'habituèrent insensiblement à juger les rois et les ministres, qu'un ancien préjugé leur avoit fait regarder jusqu'alors comme des êtres d'une nature plus parfaite. L'esprit de censure qui s'établit ainsi, s'accrut progressivement, et détruisit peu à peu chez les Français cette paresse politique, cette insouciance pour la chose publique, si favorables aux progrès du despotisme et de la tyrannie.

Autant le milieu du siècle de Louis XIV avoit été brillant, autant, comme nous l'avons vu, la fin en fut désastreuse. Une guerre malheureuse, dans laquelle le gouvernement fut entraîné par les circonstances, mais qui fut cependant une suite de l'ambition et de l'arrogance qu'il avoit manifestées à l'époque où la France étoit fertile en habiles généraux, mit l'état dans le danger le plus imminent. La mort de Louis, qui suivit de près la cessation de la guerre, amena un nouveau règne presque aussi long que le sien, qui eut de grands

rapports avec lui pour la fin et le commencement. Ces deux règnes donnèrent lieu aux hommes d'état de réfléchir sur le danger inévitable dans les monarchies, de ne pouvoir échapper à la minorité ni à la caducité des princes, fléaux également désastreux pour les peuples. A la mort de Louis XIV, son successeur n'ayant que cinq ans, le duc d'Orléans, malgré les dernières volontés du roi, fut seul chargé par la cour des pairs du poids de la régence (18). Ce prince, né avec de l'esprit et quelques qualités brillantes, énervé par les plaisirs, en proie aux insinuations de ses maîtresses ainsi qu'à celles de ses favoris, les plus vils des hommes, perdit de vue le bonheur de la nation; et quoiqu'au sein de la paix, il replongea la France dans les mêmes calamités qui avoient assailli les dernières années du règne du feu roi.

Louis XV, mal élevé par la politique machiavélique du régent et par celle du cardinal de Fleury son successeur, dénué d'ailleurs des qualités qui constituent les grands hommes, n'ayant d'autre talent que celui de la dissimulation, doué d'un jugement sain, mais que son apathie rendit toujours nul, fut indifférent à la gloire, autant qu'il l'étoit au bonheur du peuple. Les premières années de son règne se passèrent dans l'oisiveté, le milieu dans la volupté, et la fin dans la nullité et la démoralisation la plus complète. Dominé par ses

maîtresses et par ses ministres, la plupart d'un génie médiocre, et sans moralité, ce monarque devint le jouet de la politique de tous les cabinets. Sans dignité comme sans énergie, il avilit pendant son règne, et sa personne, et le titre dont il étoit revêtu. Tandis que des généraux ineptes, la fleur de la noblesse, et l'opprobre de la nation, déshonoroient dans toute l'Europe le nom français par leurs honteuses défaites; Chevert, l'illustre Chevert, languissoit dans les emplois subalternes, sous les ordres de ces modernes Varrons. Enfin, sous ce règne précurseur de la révolution, et sous le suivant, des édits émanés du trône exclurent les plébéiens des moindres emplois militaires (19).

Le désordre des finances, porté à son comble, força Louis XV de recourir à des impôts et à des emprunts onéreux (20); et le trésor public, toujours vide comme le tonneau des Danaïdes, ne servit plus qu'à engraisser des sangsues publiques, qui employoient la substance du peuple à le démoraliser. Ce règne, long et fastidieux, ne produisit que des événemens d'une importance secondaire, analogues à la foiblesse et à la nullité du chef de l'Etat. Le parlement, souvent aux prises avec le clergé, s'efforça en vain d'arrêter le scandale qu'occasionnoit son fanatisme. Ces querelles de deux corps puissans, appuyés alternativement par la cour imbue de ce principe des ames foibles, *diviser pour régner*,

scandalisoient les dévots, donnoient matière à réfléchir aux philosophes, et amusoient les oisifs de la cour. Louis XV, chéri un moment des Français on ne sait trop à quel titre, et qui pourtant faillit ensuite périr sous les coups d'un assassin fanatique, pressuroit successivement la nation par de perpétuels édits bursaux, aussi injustes dans leur création que dans leur répartition; Louis XV, dis-je, tourmenté lui-même par la résistance des parlemens, unique et foible appui du peuple contre tant de vexations, termina sa carrière après soixante années de règne, par la destruction de cet antique simulacre de la liberté nationale. On ne sait à quel degré les Français eussent manifesté leur mécontentement à cette époque, s'il se fût trouvé un chef puissant et accrédité, si la police inquisitoriale du chancelier n'eût sévi contre les écrits patriotiques tendant à éclairer le peuple sur les projets tyranniques de la cour, et si elle n'eût comprimé les hommes énergiques qui se prononçoient alors vigoureusement contre le despotisme. Mais il étoit réservé au petit-fils de cet indolent monarque, de porter la peine des fautes accumulées sur la tête de ses aïeux.

A travers toutes les calamités qui désoloient la France à cette époque, plusieurs écrivains dignes du siècle de Louis XIV, avoient mérité l'estime publique par des ouvrages remplis d'une philoso-

phie profonde, et dans lesquels on entrevoyoit déja le germe de la liberté. L'un d'eux, magistrat illustre, après avoir développé avec l'énergie de Tacite, les causes de la grandeur des Romains, qu'il attribue à leur amour pour la liberté, à la discipline des armées, et aux vertus familières alors à cette nation, démontre avec évidence que la démoralisation de ce peuple et son goût pour le luxe, furent les principales causes de la décadence de ce grand empire et de son asservissement. Dans un autre ouvrage, devenu le code des nations, passant en revue les différens gouvernemens, tant anciens que modernes, cet auteur célèbre indique aux législateurs, d'une manière claire et précise, celui qui convient au sol, au climat et à l'esprit de chaque peuple. Tandis que Montesquieu, par des raisonnemens profonds et une grande connoissance des lois, initie chaque peuple aux mystères des gouvernemens, Voltaire, saisissant l'arme du ridicule, qu'il manie avec adresse et légéreté, parvient, à l'aide de sarcasmes à la portée de toutes les classes, à dévoiler le despotisme et la superstition, et arrache au peuple le bandeau de l'erreur (21). Les coups qu'il porte sont d'autant plus sûrs, que l'arme dont il se sert, est depuis un temps immémorial, l'arme favorite de la nation. A l'époque où cet homme célèbre, instruisant sans attacher, sonnoit la dernière heure

du fanatisme et de la tyrannie, l'illustre citoyen de Genève préparoit, dans le silence et dans l'ombre, un ouvrage profond, fruit d'une longue méditation, devenu le catéchisme de la liberté, et qui sera un jour celui de tous les peuples. Cet ouvrage immortel, qu'il faut méditer attentivement pour l'entendre, parce que chacune des parties est parfaitement liée à l'ensemble, que nous avons vu quelquefois mal interprété, et plus souvent encore mal commenté, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Une foule d'autres écrivains célèbres, tels que Raynal et Mably, publièrent encore différens ouvrages philosophiques, sur la nature, la politique et toutes les parties de l'administration. Ces lumineuses productions, remplies d'idées grandes et fortes, vigoureusement prononcées, contre les énormes abus qui alloient toujours croissans, produisirent une prodigieuse fermentation dans les esprits. L'inquisition de la police, les foudres de la Sorbonne, et les bûchers du parlement, malgré leur activité toujours renaissante, ne purent arrêter les torrens de lumière qui s'introduisoient en France, par tous les moyens que le génie triomphant de la liberté pouvoit inventer, pour tromper l'œil vigilant de la tyrannie.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

A la suite d'un règne sans morale, d'un gouvernement oppresseur, sans justice et sans dignité, les yeux de la nation se fixèrent avidement sur les premiers pas du nouveau roi. Ayant échappé cette fois aux désastres qni accompagnent si souvent une minorité, les Français crurent apercevoir, à travers les nuages qui voilent ordinairement le caractère des princes, l'espoir d'un avenir plus heureux. En effet, Louis XVI, dans les premiers momens de son règne, sembla vouloir s'environner des hommes qui paroissoient mériter la confiance nationale. Si le choix de son premier ministre n'obtint pas l'assentiment des hommes qui savent qu'on ne gouverne pas un État avec de l'esprit et des bons mots, au moins la réputation de probité qu'avoit acquise ce vieillard sans énergie, sembloit devoir justifier ce choix, sur-tout à une époque où on n'avoit vu en place que des dilapidateurs (22).

Le premier acte qui signala l'avénement au trône du jeune roi, fut le rappel de cet antique sénat, objet des regrets de la nation, et la suppression de quelques impôts onéreux. Les vues d'économie et

d'ordre qu'il manifesta dans ces premiers momens, celles de justice et d'humanité qu'il annonça par la suppression de la question, et la destruction des derniers vestiges de la servitude féodale, ramenèrent l'espérance et la joie dans tous les cœurs. Le peuple, aussi prompt à se livrer à l'enthousiasme qu'au découragement, comparoit ce règne à celui des Trajan et des Antonin, et prodiguoit déja au jeune monarque les surnoms consacrés depuis des siècles aux bienfaiteurs de l'humanité; mais ce flatteur espoir fut de courte durée.

Tel étoit l'état de la France, lorsque l'horizon politique vint tout à coup à se rembrunir vers les rives septentrionales du nouvel hémisphère. Un peuple qui n'avoit pas encore éprouvé les dégradations du despotisme, ni celles que produisent ordinairement une longue civilisation et un luxe effréné, persécuté par le gouvernement de sa métropole, qui méconnoissoit à son égard les droits les plus sacrés de la nature, se préparoit à une juste et vigoureuse défense. Ce peuple à qui une sage politique faisoit regarder la Nation française, soit à cause de sa générosité naturelle, ou de son ancienne rivalité avec l'Angleterre, comme le plus ferme appui sur lequel il pût compter, envoya en France d'habiles agens, pour jeter entre les deux nations les bases d'une étroite alliance. Du choix de ces agens dépendoit sans doute le succès de la

négociation; aussi les insurgens de la nouvelle Angleterre avoient-ils mis à leur tête un homme déja célèbre, autant par son patriotisme que par ses vastes connoissances, le docteur Franklin. Ce fut un beau spectacle pour l'œil du philosophe, que celui de cet homme extraordinaire, né dans l'obscurité, noble de ses seuls sentimens, n'ayant d'autre appui que la supériorité de ses talens, et le respect qu'inspiroient ses vertus, opposant d'une main une digue à la tyrannie, traçant de l'autre la législation d'un grand peuple, devenir tout à-coup le médiateur des intérêts des deux mondes. L'arrivée de Franklin à Paris, sa renommée qui l'y avoit devancé, ses manières affables, sa candeur, son air vénérable, l'objet intéressant de sa mission, enfin le spectacle d'un grand peuple s'arrachant tout-à-coup à la tyrannie, excitèrent en France le plus vif enthousiasme.

Déjà un essaim nombreux de jeunes guerriers français avoit franchi la vaste étendue des mers, lorsque la cour, par un traité, unit ses forces à celles de la nouvelle république contre l'ennemi commun. Cette cour frivole étoit loin de prévoir alors que le génie de la liberté qui animoit les généreux habitans de cette contrée, viendroit bientôt planer sur la France, et anéantir la monarchie. Le spectacle de cette lutte sanglante de la liberté contre le despotisme, le développement

imposant et sublime de toutes les vertus républicaines d'un peuple neuf, mis en parallèle avec les vices d'une nation corrompue, et avilie par la soif de l'or, excitoient le respect et l'admiration. La jeunesse française, témoin de tant d'efforts, de tant de sacrifices de toutes les classes et de tous les sexes, faits pour la patrie pendant la durée de la guerre, revint en Europe à la paix, le cœur rempli de doux souvenirs, l'ame élevée et agrandie par un tableau si attrayant. Quel frappant contraste pour nos guerriers, à leur retour, de voir que les hommes dont les lumières, la sage politique, l'ordre et l'économie avoient fait présager des jours prospères, tels que les Turgot et les Malsherbes, étoient sans crédit, ou avoient été éloignés des affaires (23)! La dette publique avoit fait, pendant la guerre, des progrès alarmans; la prodigalité des ministres, depuis la paix, et la voracité des princes et des courtisans, avoient encore agravé le mal. La voie des emprunts, cette ressource désastreuse pour les peuples, et perfide pour les rois, qui, après avoir pesé sur toutes les nations, amènera tôt ou tard une révolution chez tous les peuples épuisés (24); les emprunts, dis-je, avoient produit un instant de crise dont il étoit difficile à la cour de se tirer.

Louis XVI avoit donné, il est vrai, au commencement de son règne, de fréquentes preuves de son

amour pour la justice, pour l'ordre et l'économie; mais telle est la marche de l'esprit humain: plus le peuple a eu lieu d'espérer un heureux avenir, et plus il met de sévérité à juger ceux de qui il est en droit de l'attendre. S'il tient compte à la tyrannie du mal qu'elle n'a pas fait, il ne pardonne pas à la foiblesse celui qu'elle n'a pu empêcher. Le spectacle d'une nouvelle république arrachée au despotisme, reconnue par toute l'Europe, respectée par tous les rois; les merveilles racontées sur ses mœurs, ses vertus, la candeur de ses habitans; enfin l'image touchante du bonheur dont jouissoient les peuples fortunés de cette contrée, sous cette nouvelle forme de gouvernement, embellie encore par l'éloignement et l'enthousiasme, causa une fermentation générale, et occupa tous les esprits.

Il eût été facile alors, sans doute, à un gouvernement éclairé et sage de remédier à tous les maux, et d'acquitter les intérêts de la dette publique, si les princes et les courtisans n'eussent fait rejeter les vues d'ordre et d'économie que quelques hommes vertueux avoient proposées; mais les sentimens d'amour de la patrie et d'intérêt public étoient loin de sa pensée. Quoique la nation fût convaincue que les moyens employés par un ministre sans morale, alors tout-puissant, ne possédant d'ailleurs aucune des qualités qu

constituent l'homme d'état, ne pouvoient manquer d'amener une crise générale; cependant chacun des courtisans s'empressoit de participer à ses prodigalités. Accroissant ainsi la misère des peuples, il la perpétuoit encore, en cherchant à éloigner du gouvernement les hommes dont l'énergie et les talens eussent pu devenir salutaires.

Depuis près de deux siècles l'on n'avoit point assemblé en France les états-généraux (25). Cette ressource, quelquefois dangereuse pour les rois, plus souvent inutile pour les peuples, par l'égoïsme des premiers ordres, sur-tout par les intrigues des ministres, et la politique de la cour, qui ne manquoit jamais d'en ordonner la clôture dès qu'on y vouloit porter atteinte à son despotisme, le génie de Richelieu avoit su l'éluder: la fierté de Louis XIV les avoit évités. Quoique demandés avec instance sous le règne de Louis XV, la frayeur que ce nom causoit à ce prince pusillanime, les lui avoit toujours fait écarter. Ce que n'avoit osé Richelieu, ni Louis XIV, un ministre ignorant et présomptueux tenta de l'exécuter en partie. Il assembla les notables de la nation; et la seule fois peut-être qu'il présenta quelques vues de justice et d'utilité publique, il échoua devant l'intérêt personnel et l'égoïsme de la noblesse et du clergé. Le parlement ayant rejeté l'impôt territorial, ainsi que celui du timbre, la chûte du projet entraîna

avec lui son auteur. Il faut convenir que la moralité du ministre, ainsi que la foiblesse du monarque, influèrent beaucoup sur cette détermination. Quelle confiance, en effet, pouvoit inspirer un homme, qui se jouant perpétuellement de sa parole, avoit compromis tant de fois celle du roi, et qui, à travers les phrases pompeuses d'un brillant charlatanisme, avoit endormi la nation sur le bord de l'abîme, dans lequel il venoit de la plonger? Les propositions sages de quelques membres de l'assemblée (26), les sacrifices qu'ils proposoient, ayant été rejetés par la majorité gangrenée de leur ordre, les notables se séparèrent sans avoir su remédier aux maux de l'État, qui, de jour en jour, devenoient plus alarmans.

Nous avons vu, sous le règne de François Ier, les lettres et les arts fuyant les rives du Péloponnèse, refluer vers nos climats, et faire naître en France les premières idées de liberté, leur élément naturel. Nous vîmes aussi une secte naissante faire de rapides progrès dans toute l'Europe, et introduire parmi nous des sentimens de fraternité et d'égalité, inconnus jusqu'alors. Si, à la seconde époque, nous avons admiré une nouvelle république sortant du sein des ondes (27), et s'arrachant à la tyrannie de l'Espagne, nous avons pu remarquer que les efforts des religionnaires de France, pour imiter les Bataves, ne devinrent impuissans

que par la division des chefs de ce parti : division adroitement entretenue par les perfides suggestions de Médicis, qui eut toujours soin d'exciter parmi eux toutes les passions qui tendent à désunir les hommes. La douceur du règne de Henri IV, le génie de Richelieu, et l'abaissement des grands sous Louis XIII, qui fut un instant de repos et d'espoir pour les peuples, modérèrent, éteignirent même presque entièrement les idées libérales qui jusqu'alors avoient pu les agiter. Si on a lieu de s'étonner que la révolution d'Angleterre n'ait pas produit chez nous les mêmes résultats, sur-tout à une époque où l'étude des bons auteurs nous avoit familiarisés avec les actions des héros de la Grèce et de Rome, nous avons pu observer que le règne fastueux de Louis XIV, qui la suivit de près, avoit tellement enorgueilli les Français de leur patrie, et de la gloire de son nom, qu'il ne vint peut-être alors dans l'idée de personne de changer de gouvernement.

Il n'en fut pas ainsi de celui de son successeur, de Louis XV, ce prince qui déshonora la Nation française par son insouciance. Ce fut cependant sous ce règne que naquit, en quelque sorte, ou au moins se développa ce système philosophique, qui, de nos jours, a fait de si rapides progrès. Cette nouvelle secte se trouva, dans l'origine, composée d'hommes remplis de savoir, d'une rare probité,

pénétrés de l'amour du bien, et d'une véritable philanthropie. Parmi tant d'hommes sans reproches qui arborèrent l'étendard de la philosophie, il se glissa par suite quelques intrigans, qui n'en prirent que le masque et l'habit.

Ce fut donc à l'apathie de Louis XV, à l'obscure et basse tyrannie qui signala les dernières années de son règne, ainsi qu'aux progrès de la philosophie, qu'on doit attribuer ceux de l'esprit de liberté qui s'étoient depuis long-temps, mais momentanément, manifestés en France, et que la guerre d'Amérique, et les fautes de Louis XVI, n'ont fait que développer. Mais reprenons le fil des événemens.

Déja la monarchie française s'achéminoit à grands pas vers sa dissolution; un roi sans caractère et sans dignité, une reine imprudente et dissipatrice, des princes sans morale et sans patriotisme, des ministres ignorans et pervers, tous les ordres de l'Etat plongés dans la nullité et dans la corruption; enfin, le crédit public anéanti, la considération politique perdue, le mécontentement dans tous les esprits, et le désespoir dans tous les cœurs: telle étoit la situation de la France. A cette époque, un prélat présomptueux, qui n'avoit pas même le talent du charlatanisme, parvint enfin, après vingt ans d'intrigues et d'efforts, à se faire appeler à la

restauration de ce chancelant édifice. Un homme d'un génie vaste, d'une probité reconnue, jouissant de la plus grande confiance, et réunissant toute la latitude des pouvoirs, seroit parvenu sans doute à sauver la chose publique : mais quand cet homme extraordinaire eût existé, qu'eût-il pu faire au milieu d'une cour corrompue, en proie aux embuches d'une femme artificieuse, en butte à la haine des princes et des grands, les uns et les autres sans pudeur et sans frein?

L'union de tous les parlemens, le vœu énergiquement prononcé de tous les citoyens demandant à grands cris la convocation des Etats-Généraux, firent craindre au principal ministre de ne pouvoir l'éluder plus long-temps. Aussi Louis XVI, croyant se tirer de l'embarras où il se voyoit plongé, promit-il solemnellement d'assembler la Nation sous deux ans. Cette promesse, et la lecture d'une foule d'écrits patriotiques publiés à cette époque, excitèrent une fermentation universelle qui exalta toutes les têtes. La philosophie, qui depuis un demi-siècle avoit fait tant de progrès en France, mais qui cependant n'avoit fait encore que calculer des bases générales, et étoit demeurée circonscrite parmi un petit nombre d'adeptes distingués par ses lumières, s'étendit alors à tous les objets, se répandit comme un torrent parmi toutes les classes des citoyens. On vit alors cette égalité

de droit, cette propriété naturelle, l'apanage le plus précieux de l'homme civilisé comme de l'homme sauvage, méconnue si long-temps, reconquise par la Nation entière : mais bientôt le manteau de la philosophie devint aussi le patrimoine de l'ignorance. Cependant les bons esprits, plutôt entraînés que séduits par le tourbillon de ces prétendus philosophes, ne partagèrent pas les erreurs de ceux dont l'exagération déshonora quelques instans la plus étonnante des révolutions. Heureux si le peuple ne confondant pas et les mots et les choses, n'eût pas laissé échapper la réalité pour courir après l'ombre, et si la chimère de l'égalité de fait, ne lui eût fait oublier un moment que la tolérance politique et religieuse est la première des vertus du véritable philosophe! Mais ne réveillons pas d'anciennes haines, ne rappelons pas de douloureux souvenirs! Nous touchons enfin à l'instant fortuné où la saine philosophie nous ramènera les jours de calme et de bonheur après lesquels nous aspirons, et réunira tous les Français sous la bannière des lois par l'amour de la patrie et de la vertu.

Si les machinations perfides d'un homme qui de tout temps déshonora sa naissance par ses mœurs, hâtèrent de quelques instans la révolution, il n'en est pas moins vrai qu'elle étoit indispensable, puisqu'alors le cri public contre le gou-

vernement étoit devenu général. L'indignation s'accrut encore par les différens meurtres commis dans l'ombre de la nuit par les satellites de la tyrannie, pour venger les ministres de la haine du peuple, qui s'étoit manifestée par des auto-da-fé contre l'effigie de ses persécuteurs. Ces actes sanguinaires, en dévoilant la perfidie de la cour, dévoilèrent aussi sa foiblesse, et ne firent qu'augmenter la fureur et la force de la multitude (28).

Quand Louis XVI n'eût pas consenti d'accorder au Tiers-État la double représentation, la liberté étoit déja dans tous les cœurs. Le peuple et l'armée éclairés par l'immensité d'écrits lumineux que le génie de la liberté fit éclore à cette époque, n'auroient pas permis qu'on violât plus long-temps le plus précieux des droits que l'homme a reçus de la nature : la dernière heure du despotisme étoit sonnée, et il étoit écrit dans le livre des destinées que le 14 juillet 1789, la liberté devoit s'asseoir triomphante sur les débris du trône.

NOTES.

(1) Ces folles expéditions, qui commencèrent sous le règne de Philippe Ier, ruinèrent et dépeuplèrent l'Europe pendant près de deux siècles. Elles furent plutôt une suite de la politique des princes que de leur dévotion. Fatigués des guerres éternelles que leur suscitoient l'inquiétude et l'ambition de leurs vassaux, ils saisirent cette occasion pour les occuper au loin et les affoiblir. Ce moyen leur réussit en partie, car plusieurs des seigneurs y périrent, eux et leur postérité. D'autres ayant aliéné une partie de leurs droits, en devinrent moins à craindre pour leur souverain. D'autres enfin perdirent leurs fiefs, dont les princes s'emparèrent pendant leur absence sous différens prétextes, tous aussi bons les uns que les autres, quand les princes sont les plus forts.

(2) On n'est pas d'accord sur ce fait; cependant le président Hénault, dont l'autorité sur cette matière doit être d'un grand poids, prétend que ce fut ce prince qui introduisit pour la première fois le Tiers-Etat dans les Assemblées nationales : d'autres auteurs placent cet événement à une époque postérieure.

(3) Nous avons cru devoir fixer l'époque de cette guerre sous la régence de Charles V, quoique le roi Jean régnât

encore, puisqu'elle eut lieu en 1358. Mais comme ce prince étoit alors prisonnier en Angleterre, et que son fils fut régent du royaume pendant son absence, il nous a paru dans l'ordre de le citer préférablement à son père. Cette guerre d'extermination, qui dura peu, eut lieu en représailles des atrocités commises dans les campagnes par la noblesse et les gens de guerre sur les malheureux paysans, qu'ils poursuivoient comme des bêtes fauves, et qu'ils appeloient par dérision, en les pillant, *Jacques-bon-homme*.

(4) François de Valois montant sur le trône en 1515, trouva les finances dans le meilleur ordre ; peu d'impôts, point de dettes, le commerce aussi florissant qu'il pouvoit l'être alors. Cette époque fut donc la plus favorable possible pour seconder le goût naturel de ce prince pour les arts et les lettres. Cependant il lui eût été difficile, sur-tout avec la passion qu'il manifesta de tout temps pour le faste et la dépense, de faire oublier Louis XII, dont Saint-Gelais dit : « Il ne courut oncques du règne de nul des autres si bon » temps qu'il a fait durant le sien. »

(5) On étoit éloigné de penser alors, que l'Italie seroit obligée un jour de partager avec nous les chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, dont elle s'étoit enrichie sous les Césars.

(6) Ecoutons ce que dit Mezeray dans son histoire de François Ier, (pag. 490) : « L'ignorance extrême des ecclé- » siastiques, dont plusieurs à peine savoient lire ; la vie » scandaleuse des pasteurs, presque tous concubinaires, » ivrognes et usuriers, et leur extrême négligence, donnoient » beau champ pour persuader au peuple que la religion

» qu'ils enseignoient étoit corrompue, puisque leurs exemples » étoient si mauvais. »

(7) La vérité, que l'historien ne doit jamais perdre de vue, ne nous permet pas de dissimuler les crimes ni les erreurs des deux partis. La flatterie, en matière politique, entraîne des conséquences plus dangereuses encore que dans la société privée; elle anéantit le but moral de l'histoire; et l'écrivain est plus coupable de mentir à l'univers et à la postérité, que l'homme privé qui en impose momentanément dans un petit cercle, ou au sein de l'amitié.

(8) Voici ce que dit Mézeray à ce sujet.

« Il se fit une procession générale à Notre-Dame où le » roi assista. C'étoit pour témoigner, par cette action publique, » le zèle qu'il avoit de maintenir la religion de ses ancêtres, » et de punir tous ceux qui la voudroient troubler. Ce qu'il » confirma par les affreux supplices de misérables protestans » qui furent brûlés en Grêve. On les guindoit en haut avec » une poulie et une chaîne de fer, puis on les laissoit tomber » dans un grand feu, ce qu'on réitéroit plusieurs fois. Il » voulut même repaître ses yeux de ce tragique spectacle; » et l'on dit que les cris horribles d'un de ces malheureux » lui frappèrent si vivement l'imagination, que toute sa vie » il en eut de fois à autre de très-importuns et fâcheux ressou- » venirs. Quoi qu'il en soit, il est constant que la fumée » de ceux qu'on rôtissoit de la sorte entroit dans la tête de » bien de gens, qui voyant d'un côté leur fausse constance, » et de l'autre les dissolutions scandaleuses de la cour, » appeloient cette justice une persécution, et leur supplice » un martyre. »

(9) Le succès des révolutions tient presque toujours au

mépris que les grands ont pour les peuples. La haute opinion qu'ils ont d'eux mêmes, leur fait négliger toutes les précautions que la prudence indique. La sécurité qui les perd, est la conséquence immédiate de leur amour propre. Les habitans des marais de la Hollande eurent encore deux avantages dans cette révolution, celui de leur éloignement de la métropole et la nature de leur sol coupé de rivières et de canaux, qui présentoient à chaque pas de nouveaux obstacles à leurs ennemis.

(10) En général les moyens qu'emploient ceux qui veulent abuser de la simplicité des peuples, sont toujours à peu près les mêmes, et cependant presque toujours ils leur réussissent. Néanmoins il y a lieu de penser que les peuples instruits, non-seulement par leur propre expérience, mais encore par l'étude de l'histoire, seront plus difficiles à tromper que ceux qui languissent dans l'ignorance et la superstition.

(11) Ordinairement les ambitieux font trop, ou ne font pas assez. Le duc de Guise, qui avoit poussé son roi aussi loin qu'il étoit possible, s'arrêta à l'instant où il y alloit de sa vie de reculer; et Henri III ne sut pas profiter des occasions qui auroient pu favoriser son projet de se défaire de son ennemi d'une manière légale. Néanmoins, on ne peut disconvenir qu'il ne soit très-difficile de porter un jugement sain sur les événemens de ce genre. Indépendamment de ce qu'ils sont loin de nous, c'est que souvent il nous manque les données nécessaires pour les juger avec connoissance de cause.

(12) Les hommes qui auront la plus légère notion de politique ne pourront former aucun doute sur la part active que l'Angleterre a prise dans nos divisions. Il est évident même

que les événemens les plus déplorables du régime de la terreur ont été provoqués par le cabinet de Saint-James. Ce cabinet machiavélique n'a jamais eu l'intention de replacer l'ancienne dynastie sur le trône, et sur-tout de rétablir le royaume dans l'intégrité de son territoire. A l'époque de la première guerre de la Vendée, cette cour perfide auroit peut-être réussi à rétablir en France l'ancien ordre de choses; mais craignant de voir terminer trop tôt les scènes de carnage et de dévastation qui désoloient la République, elle ne porta que peu de secours aux Vendéens. En un mot, ce n'étoit pas la destruction du gouvernement qu'elle desiroit, c'étoit celle de la Nation Française. Enfin, s'il est des perfidies d'usage en diplomatie pour se nuire, on ne peut s'empêcher de convenir que le gouvernement anglais n'ait doublé la mesure.

(13) Le bon ordre établi dans les finances par Sully, l'argent amassé par Henri IV, la considération politique qu'avoit la France à cette époque, tout fut perdu en moins de six mois. L'ambitieuse Médicis, à l'instant même de l'assassinat de son époux, faisoit cerner les Augustins, où le parlement siégeoit alors, et extorquoit l'arrêt de cette compagnie qui l'établissoit régente. Ce fut la première fois que la régence fut donnée sans le concours des Etats-Généraux. Son fils à sa majorité, fatigué de ses perpétuelles tracasseries et de son caractère remuant, lui ayant ôté sa confiance, Médicis quitta la France et mourut à Cologne dans l'indigence en 1642. Belle leçon pour les princesses ambitieuses, mais qui devient inutile, parce que de toutes les passions, celle de l'ambition est la plus incorrigible!

(14) Quoique ce fût le prince d'Orange, gendre du roi Jacques, qui envahit le royaume d'Angleterre, néanmoins comme

l'épouse de ce prince, fille du monarque détrôné, partagea en femme soumise la couronne avec son mari, nous avons cru pouvoir employer ces expressions sans pécher contre la vérité de l'histoire.

(15) Madame de Maintenon, parvenue au faîte de la grandeur en épousant Louis XIV en 1685, ou 1686 suivant quelques auteurs, (ce fut du Harlay, archevêque de Paris, qui les maria), ne fut pas satisfaite. Son ambition fut plutôt une suite de son ennui que de sa vanité : elle desiroit, espérant qu'en obtenant l'objet de ses desirs elle seroit plus heureuse ; mais ce fut toujours vainement : son mariage eût été reconnu, que ce grand événement ne lui eût causé qu'une jouissance de quelques jours. On se rappelle ce qu'elle disoit à ses amis dans ses épanchemens de cœur : « j'étois née ambitieuse; je combattois ce penchant, quand des desirs que » je n'avois plus furent remplis; je me crus heureuse, mais » cette ivresse ne dura que trois semaines. Je n'y puis plus » tenir, disoit-elle un jour dans son ennui à d'Aubigné son » frère, je voudrois être morte. Vous avez donc parole, reprit » le comte, d'épouser Dieu le père ! Quel supplice, disoit-elle » encore à madame de Polinbrocke, d'amuser un homme qui » n'est plus amusable » ! Quelle triste cour, que cette vieille cour du magnifique Louis XIV !

(16) Si Fénélon obtint des bénéfices et vécut long-temps considéré à la cour, il fut persécuté ensuite par les théologiens ; et l'on sait que leur persécution en vaut bien une autre. Il le fut aussi par Louis XIV, à cause de son immortel ouvrage de Télémaque, dans lequel ce prince ne put s'empêcher de reconnoître une critique indirecte de sa conduite.

Quoique La Fontaine obtint quelques bienfaits du duc de Bourgogne, du surintendant et de quelques personnes de considération, cependant, comme il paroît qu'il ne reçut rien directement de la cour, nous avons cru pouvoir le mettre au rang des hommes célèbres qui ne participèrent pas aux libéralités de Louis XIV.

(17) Nous avons appris dans ces derniers temps quelle est l'influence que peuvent avoir les journaux sur l'esprit public. L'espèce de censure qu'exercent les journalistes, quand elle est dictée par des intentions pures, peut produire les meilleurs effets. Cette sorte de magistrature, confiée à des hommes vertueux et pénétrés de l'amour de la patrie, pourroit influer plus qu'on ne le pense sur le bonheur d'une nation.

(18) Il arriva à la mort de Louis XIV ce qui étoit arrivé à celle de Henri le Grand et de Louis XIII; le parlement cassa le testament du feu roi. C'est ce qui a toujours lieu quand une fois la force a prévalu sur les lois.

(19) Le dernier édit, qui écartoit des moindres emplois militaires ceux qui ne pouvoient pas faire preuve de noblesse, émané sous le règne de Louis XVI, produisit un mécontentement général, sur-tout dans un temps où le préjugé de la naissance commençoit à perdre de sa force. Il faut convenir que rien n'étoit plus impolitique, car même à cette époque il n'y avoit dans les corps que très-peu de ces officiers, qu'on appeloit vulgairement *officiers de fortune*, et que les connoisseurs nommoient *officiers de mérite*. Alors on n'en laissoit passer qu'un petit nombre destiné à inspecter l'instruction et commander les manœuvres; messieurs les officiers du corps de la noblesse (en France) étoient pour la plupart

trop négligens ou trop peu instruits pour exercer eux-mêmes leur régiment ou leur compagnie.

(20) C'est sous le règne de Louis XIV, que le système des grands emprunts publics prit naissance, et sous celui de son successeur qu'il prit un accroissement effrayant.

(21) Aucun auteur jusqu'à cette époque n'avoit traité les grands objets de philosophie et d'économie politique d'une manière aussi claire et aussi attachante. Les ouvrages de Voltaire, après avoir intéressé par leur lecture les gens de la première classe dans les salons et les boudoirs, alloient instruire et amuser les domestiques dans l'antichambre et à la cuisine.

(22) Excepté un petit nombre d'hommes vertueux qui, comme M. de Machault, avoient paru dans le ministère avec des vues sages et une réputation de probité, aucun de ceux qui se succédèrent rapidement dans toutes les places, pendant un règne de soixante ans, ne mérita l'estime ni les regrets de la nation.

(23) L'acharnement des princes et des courtisans à dénigrer et à expulser du ministère à cette époque un homme, qui rappelé trois fois, ne cessa de mériter par ses services la confiance et l'estime de la nation, suffiroit pour faire son apologie, si ses opérations et ses ouvrages ne lui assuroient pas une réputation immortelle. Si les hommes à passions qui attribuent aujourd'hui à cet étranger célèbre une révolution qui les désespère, vouloient écouter la voix de la vérité et de la justice, et se reporter à l'époque de son premier ministère, ils verroient au contraire, que si la cour eût

suivi ses plans de finance, dont l'objet étoit de niveler la dépense avec la recette, et non la recette avec la dépense, il n'y auroit point eu de révolution, et la monarchie française existeroit encore aujourd'hui, en paix au-dedans comme au-dehors.

(24) L'Angleterre, malgré ce que disent M. de Gentz et ses partisans, est plus près de sa chute qu'on ne le pense. Ses emprunts énormes, dont le calcul effraie l'imagination, l'amèneront à la banqueroute. Il arrivera seulement de la grande confiance qu'elle a inspirée si long-temps, ce qui arrive journellement dans le commerce, c'est que ceux qui mettent le plus d'ordre dans leur désordre, font une faillite plus considérable que les autres.

(25) Depuis 1614, ces Etats-Généraux ne produisirent pas plus de bien que les autres : Médicis vint à bout de les clore, en semant la division entre les ordres dès qu'on y agita la question de lui faire rendre compte des énormes dilapidations qui s'étoient commises pendant sa régence.

(26) A l'Assemblée des Notables, plusieurs membres des plus distingués de la noblesse, notamment le prince de Beauveau et le duc de Béthune-Charost, engagèrent leur ordre et celui du clergé à se réunir pour faire les sacrifices nécessaires afin de combler le déficit; mais ces offres patriotiques furent rejetées par l'avarice et l'imprévoyance du plus grand nombre.

(27) Tandis que les Hollandais déployoient leur énergie contre toutes les forces de l'Espagne, ils avoient encore à lutter contre les efforts de l'Océan, toujours renaissans, et

qui menaçoient sans cesse de les engloutir, leur sol étant en beaucoup d'endroits au-dessous du niveau de la mer.

(28) On se rappelle les sanglantes exécutions de la rue des Petits-Carreaux, de la rue Saint-Dominique et de la Fontaine-Saint-Côme, dans lesquelles un grand nombre de citoyens paisibles, regagnant leurs foyers, furent enveloppés. Rien n'étoit plus facile que d'arrêter ceux qui étoient à la tête de ces rassemblemens, et de leur infliger une punition légale comme perturbateurs, en cas qu'ils la méritassent; mais rien n'égaloit alors la démence et l'imprévoyance de la cour.

Nota. Ces notes ont été ajoutées par l'auteur depuis le jugement de l'Institut.

FIN.

475